Michel Maxime **Egger**

SE LIBÉRER DU CONSUMÉRISME

Un enjeu majeur
pour l'humanité et la Terre

jouvence EDITIONS
QUESTIONS DE SOCIÉTÉ

Dans la même collection aux Éditions Jouvence :

Lettre à un jeune qui rêve d'être (anti)capitaliste, Yvan Falys
Le Couple ouvert : regard sur un phénomène émergent, Carolle et Serge Vidal-Graf
La Parabole du kayakiste, Paul Dewandre
Un monde heureux est (encore) possible, Carl de Miranda

Catalogue gratuit sur simple demande

Éditions Jouvence

France : BP 90107 – 74161 Saint-Julien-en-Genevois Cedex
Suisse : Route de Florissant, 97 – 1206 Genève
Site Internet : **www.editions-jouvence.com**
E-mail : info@editions-jouvence.com

© Éditions Jouvence, 2020
ISBN : 978-2-88953-387-9

Maquette de couverture et réalisation : Éditions Jouvence
Illustration de couverture : AdobeStock/©jpgon
Maquette intérieure et mise en pages : PCA

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

SOMMAIRE

INTRODUCTION 5
Syndrome consumériste 5
Choix radical 8
Révolution culturelle 10
Dimensions intérieures 14

Chapitre 1. Règne de la démesure 17
Racines de l'*hubris* 17
Système en nous 28

Chapitre 2. Qui suis-je ? 37
Mutilations de l'être humain 37
Aliénation systémique 43
Accomplissement de la personne 53

Chapitre 3. Quel est mon désir ? 65
Désir dans l'être 65
Désir dans le système 70
Miroir aux alouettes 78
Réorientation du désir 87
Sobriété joyeuse 94

Chapitre 4. De quoi ai-je peur ? 99
Intranquillité de l'être 100
Réponses du système 107

Traversée des peurs 113
Mourir pour renaître 123

Chapitre 5. Le dehors et le dedans 125
Double transformation 125
Imaginaire et politique 129
Espérance en mouvement 136

Bibliographie sélective 141

Notes 147

INTRODUCTION

« Trop c'est trop ! » Avec ce titre et sous la forme d'un supermarché futuriste, le musée romain de Lausanne-Vidy a consacré en 2017 une exposition-choc à l'*hubris* : la démesure stigmatisée par les dieux grecs et qui est devenue le trait majeur du système socio-économique dominant. La marque aussi de la nouvelle ère géologique dans laquelle nous sommes entrés : l'anthropocène, caractérisé par la dévoration humaine de la nature. Avec, au bout du compte, des risques d'effondrement pour les écosystèmes, mais plus encore pour la civilisation thermo-industrielle[1], minée par les fléaux qu'elle a engendrés et qui ont pour noms réchauffement climatique, sixième extinction des espèces, épuisement des ressources naturelles ou encore inégalités croissantes. Dans la mesure où nous dépendons de la Terre, c'est la possibilité même de la vie pour nos enfants et petits-enfants que notre démesure, qui se manifeste notamment par la surconsommation, met en péril.

SYNDROME CONSUMÉRISTE

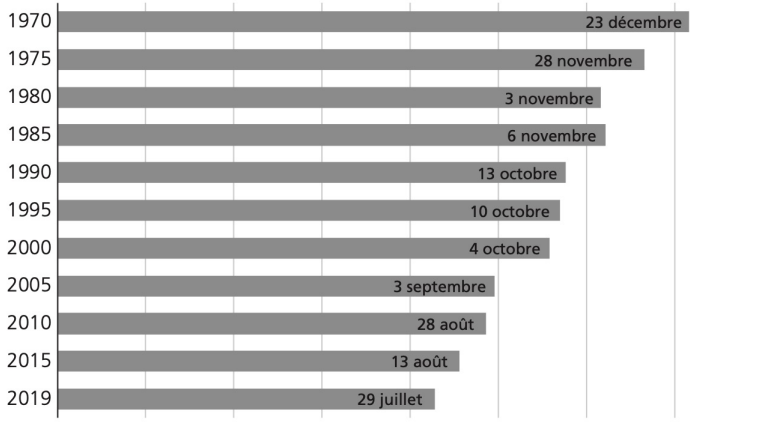
Les désordres écologiques et climatiques sont, pour une grande part, la résultante du mode de développement occidental en voie de globalisation. Un système croissanciste, productiviste et consumériste (CPC[2]) dont la logique, fouettée par la quête du profit et la prolifération des nouvelles technologies, est implacable. Pour nourrir la croissance, il faut produire. Toujours

plus, plus vite et moins cher. Et pour soutenir ce « délire » productiviste, il faut consommer, gaspiller et jeter. Encore et encore. Dans l'illusion de pouvoir satisfaire nos désirs et notre aspiration au bonheur, toujours réactivée par les nouveautés du marché et la publicité. Plus rien ne résiste à l'expansion de ce système : les grandes surfaces sont devenues des hypermarchés, les gares et les aéroports des centres commerciaux, le marketing envahit tous les espaces publics et privés, les heures d'ouverture croissantes des magasins et le cybercommerce permettent de consommer sans arrêt.

Le sociologue Zygmunt Bauman parle de « syndrome consumériste » pour désigner ce système où l'hyperconsommation colonise les cerveaux, formate les rêves, informe les valeurs, façonne les mœurs et devient addictive par ses mécanismes. Le consumérisme saisit la biosphère et l'être humain, il les épuise en excédant leurs limites et leurs capacités de régénération. Un peu comme un bateau à vapeur qui brûlerait peu à peu le bois de ses mâts, de son pont et de sa coque pour continuer à naviguer. Pour signifier le rôle du capitalisme et de l'hyperconsommation dans les déséquilibres planétaires, certains auteurs préfèrent ou ajoutent les notions de « capitalocène » et « phagocène » à celle d'« anthropocène[3] ».

Un indice de cette démesure est le « jour du dépassement de la Terre », moment où l'humanité a consommé toutes les ressources naturelles que la planète peut produire en une année. Il survient toujours plus tôt : en 1970, c'était le 23 décembre, en 1980 le 3 novembre, en 1990 le 13 octobre, en 2010 le 28 août et en 2019 le 29 juillet. Un autre signe est l'« empreinte écologique » : si tous les êtres humains vivaient comme les Américains ou les

Français, il faudrait respectivement 5 ou 2,7 planètes pour couvrir leur consommation et absorber leurs déchets. Malheureusement, ce mode de vie « à l'occidentale » sert de modèle à une grande partie des pays émergents et en développement. Une situation totalement non durable et profondément injuste, car non généralisable : ni dans le présent à l'ensemble de la population mondiale, ni dans le futur aux générations à venir.



Date à laquelle l'humanité a consommé les ressources que la planète peut produire en une année

Cette situation révèle les impasses du « progrès » – matériel et technique – que le *Larousse*, dans les années 1860, définissait comme « la marche du genre humain vers sa perfection et son bonheur ». Un mythe que l'Occident a érigé en religion laïque depuis le XVIIIe siècle, malgré les critiques de penseurs comme Jean-Jacques Rousseau qui y voyait une source de corruption, de violence et d'inégalités. Érodés par leurs effets contre-productifs, l'idée de progrès et le culte de la croissance qui y est souvent associé ont aujourd'hui du plomb dans l'aile. Ils

subsistent cependant dans l'esprit du grand public à travers les promesses véhiculées par la consommation. Paradoxalement, cette dernière fonctionne comme antidote et exutoire aux angoisses générées par les destructions mêmes que sa démesure occasionne.

CHOIX RADICAL

« Osez regarder votre suicide collectif ! Osez regarder la ruine où vous conduit votre course ! Osez regarder ce que vous êtes, petits esclaves bien nourris ! Vous vous précipitez en concurrence du haut des falaises, comme les porcs de la Bible[4] », clamait l'économiste Bernard Maris, tué en janvier 2015 dans l'attentat islamiste contre *Charlie Hebdo*. Paroles incandescentes pour dire qu'il est temps de dessiller les yeux. D'entrer dans la lumière sans fard de la lucidité, cette « blessure la plus rapprochée du soleil » dont parle le poète René Char, qui nous invite non seulement à reconnaître le réel tel qu'il est, mais à être touchés au plus profond de notre être. Qu'est-ce que le courage en effet sinon le cœur brûlant, qui nous donne la force de nous lever pour désobéir aux injonctions du marché et, comme l'Antigone d'Henri Bauchau, « planter une objection dans le champ du malheur » ?

L'urgence et l'évidence sont là. L'urgence, parce que chaque jour passé dans l'atermoiement nous rapproche du point de non-retour, réduit notre éventail de choix, diminue notre habilité à induire un changement de cap et en accroît le coût. Selon le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), pour ne pas dépasser 1,5 °C de réchauffement planétaire

et atteindre la neutralité carbone en 2050, les émissions de CO_2 devront chuter de 45 % d'ici à 2030 par rapport à 2010. Or, elles ont continué d'augmenter ces dernières années. Une part non négligeable est liée aux habitudes de consommation et aux hauts revenus – les 10 % de la population mondiale les plus riches sont responsables de la moitié des émissions. Emportée par la région de l'Asie-Pacifique, la consommation des classes moyennes devrait plus que doubler d'ici 2050.

L'évidence, c'est que nous ne pouvons plus continuer à vivre à crédit, aux crochets de la planète et des générations futures. Il y a vingt ans, le philosophe Jean Guitton déclarait :

> *L'humanité approche d'un point vertigineux où elle aura à faire un choix radical entre la "métastrophe" et la "catastrophe", la mutation des consciences et le suicide cosmique*[5].

Aujourd'hui, nous n'« approchons » pas seulement de ce point, nous y sommes. En plein cœur. En plein vertige.

L'épidémie du Covid-19[6] l'a rappelé avec force : l'humanité est à la croisée des chemins. Quelles voix écouterons-nous, quelles voies suivrons-nous : celles de la sagesse pour devenir enfin des *Homo sapiens sapiens*, ou celles de la folie pour continuer dans la démesure de l'*Homo sapiens demens* ? La « crise » systémique – dont les dérèglements écologiques, sociaux, économiques et politiques sont autant de manifestations interconnectées – est, en ce sens, à comprendre dans l'acception du mot grec *krisis* : le moment du discernement et de la décision. Une invitation à revenir à l'essentiel. Difficile de ne pas entendre l'appel qui retentit à

la fin du Deutéronome : « Vois, je te propose aujourd'hui vie et bonheur, mort et malheur. […] Choisis la vie, afin que toi et ta postérité vous viviez » (Dt 30, 15-19).

RÉVOLUTION CULTURELLE

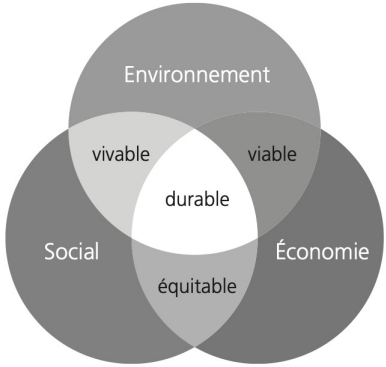
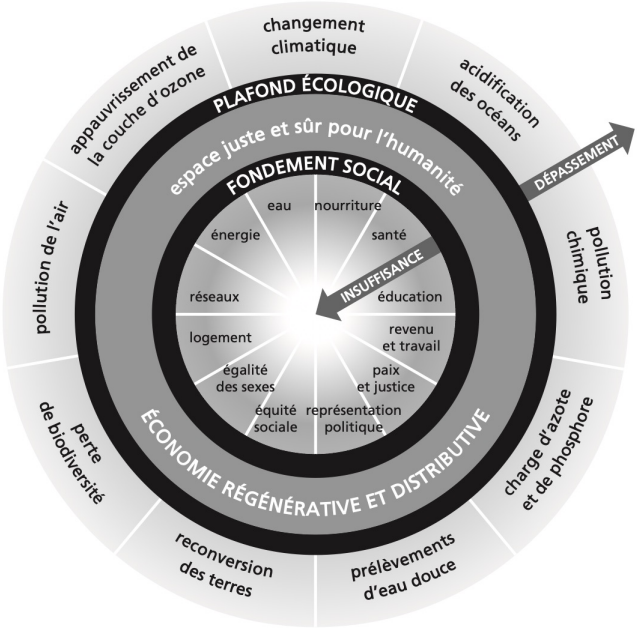
Si, à la fin du XVe siècle, l'humanité a opéré une révolution mentale en passant du monde clos à l'univers infini, elle doit aujourd'hui opérer une mutation de conscience en réalisant que nous sommes entrés dans « le temps du monde fini[7] ». À cet égard, dans son inspirante encyclique *Laudato si'*, le pape François appelle à « avancer dans une révolution culturelle audacieuse ». Afin, ajoute-t-il, de « récupérer les valeurs et les grandes finalités qui ont été détruites par une frénésie mégalomane[8] ». La mutation à opérer ne consiste pas uniquement à apporter des correctifs au système, à réguler, réparer et réduire les impacts, mais à effectuer un véritable changement de paradigme.

C'est le sens fort de ce que l'on appelle la transition écologique et sociale. Le mot « transition » vient du latin *trans-ire*, qui signifie « aller au-delà ». En l'occurrence au-delà de la démesure et de l'obsession de croissance du système économique qui dévaste la biosphère. Au-delà du consumérisme, de sa vision superficielle du bonheur et de l'avidité anxieuse qui la nourrit. Au-delà de nos « petits mois » mimétiques, aliénés et conditionnés. Au-delà de nos désirs désorientés et dégradés en envies. Au-delà de nos peurs du manque et de la mort. Pour réaliser ce changement de paradigme, l'écologie extérieure – tissée de normes, lois, labels, technologies vertes et écogestes au quotidien – a un rôle important à

jouer. En même temps, tout nécessaire qu'elle soit, elle ne suffit pas. Car elle manque de radicalité et de verticalité. À plusieurs égards.

Premièrement, l'écologie extérieure ne résout pas le problème de fond, qui tient à la nature même du système, programmé pour ne fonctionner que par et pour le « toujours plus ». Or, il s'agit de produire et consommer non seulement « mieux », de manière plus verte et éthique, mais aussi de consommer « moins ». La sobriété et des formes de décroissance – qui peuvent être tout à fait joyeuses – sont devenues incontournables pour le bien commun : celui des humains, de la nature et des générations futures. Née dans les années 1980, vidée pour une part de sa substance, la notion de « développement durable » ne permet plus de répondre à la gravité des enjeux. Miné par les compromis, les jeux de pouvoir et les luttes d'intérêt, l'équilibre recherché entre les dimensions économiques, sociales et écologiques s'est avéré illusoire. Le modèle classique des trois cercles doit aujourd'hui être remplacé par celui du *donut*[9], qui réenchâsse l'économique dans le social et ce dernier dans l'écologique. Cette approche, élaborée par l'économiste Kate Raworth, situe le développement entre un plancher social et un plafond écologique, permettant de respecter à la fois les droits humains fondamentaux et les limites de la biosphère.

Du développement durable à…



… la théorie du donut